



Nos grands témoins



André-Marie TALVAS

(1907-1992)

Qui est-il ?

André-Marie est né le 28 avril 1907 à Chauvigné (Ille-et-Vilaine, Bretagne), ses parents y tenaient un café, tout en étant fabricants de chaises et coiffeurs. Il sera ainsi, dès son enfance, témoin des drames de l'alcool. Avant d'entrer au séminaire, il sera membre de la J.O.C. où il fera l'expérience de l'amour du Christ. Il y fera la connaissance de l'abbé Guérin, vicaire à Clichy et fondateur de la J.O.C. en France. Après son séminaire, il sera ordonné prêtre pour le diocèse de Rennes le 6 juillet 1935. Son premier poste sera celui de vicaire à la paroisse de Paramé, voisine de Saint-Malo, où Pierre de Clorivière avait été curé au XVIIIe siècle.

En 1937, il rencontre Germaine Champion (photo) qui se prostituait dans le quartier des Halles à Paris, et qui était malade alcoolique. Cette rencontre sera décisive pour André – Marie qui se préoccupera dès lors des prostituées et des alcooliques.

Durant la guerre 40 – 45, il sera prisonnier en Allemagne. Dès son retour de captivité, deviendra « missionnaire au travail » et aumônier national de l'ACO.

Entre-temps, il était entré dans « la Société du Cœur de Jésus » où il prononcera ses vœux perpétuels en 1947. Le radicalisme évangélique, et tout particulièrement la chasteté, imprègnera toute sa vie faite d'attention aux plus petits.

En 1946, il crée « le Nid », un lieu d'accueil à l'ambiance chaleureuse pour y réunir les prostituées. Avec son mouvement il s'engage, dès la fondation, pour soutenir une loi qui doit fermer les maisons closes, loi appelée « Marthe Richard ». Il milite également pour que la France signe la convention internationale du 2 décembre 1949 contre la prostitution.

En 1953, il crée officiellement le mouvement « Vie libre » pour venir en aide aux alcooliques. Le but du mouvement est d'assurer « la promotion et la guérison des malades

alcooliques et la lutte contre les causes de l'alcoolisation ». Dans son action, il sera assuré de la collaboration de Germaine Campion, l'ancienne prostituée alcoolique, devenue une familière, et qui transformera son appartement en lieu d'accueil pour les femmes en détresse.

Proche de l'Action Catholique Ouvrière, André – Marie Talvas mobilisera beaucoup de militants chrétiens pour organiser des lieux d'accueil. Il consacrera une partie de son temps en voyageant à travers le monde (l'Amérique latine dont le Brésil, les Antilles dont Haïti, le Portugal, le Danemark, l'Allemagne de l'Ouest...) pour dénoncer l'alcoolisme et la prostitution, deux phénomènes de société qui, à ses yeux, bafouent la dignité humaine.

En 1964, il rédige un mémoire sur la prostitution à l'intention des pères conciliaires de Vatican II.

Il meurt le 28 février 1992. À Clichy, dans le quartier familial à Daniel Fontaine presque un siècle plus tôt, une rue rappelle son action, et l'église paroissiale compte un vitrail qui évoque sa mémoire. Le siège du mouvement du Nid est toujours à Clichy, 8b, rue Dagobert.

Son œuvre

La rencontre décisive

André Marie s'est confié à Valérie Montaigne. Son témoignage n'est qu'action de grâce pour les merveilles que fait le Seigneur qui élève les humbles, comble de biens les affamés et se souvient de son amour. Voici son témoignage :

Des événements ont jalonné ma vie, l'ont façonnée. Enfant et adolescent, j'ai vécu en Bretagne, région particulièrement atteinte par l'éthylisme. Nos parents tenaient un café. J'ai donc grandi dans un monde où j'ai vu les ravages de l'alcool chez les hommes, chez les femmes, dans les couples, dans les familles... et ses conséquences. Séminariste, pendant mon service militaire effectué à Versailles, en 1929 – 1930, j'ai découvert Pigalle en me rendant, à plusieurs reprises, au Sacré-Cœur de Montmartre. Des interrogations se précisaient. Pourquoi ces femmes sont-elles là ? Pourquoi la prostitution ? Que faire ?



En 1937, une rencontre fut déterminante à Paramé – Saint-Malo : celle de Germaine (ci-contre), une grande malade alcoolique, pratiquement seule, vivant habituellement à Paris, dans le quartier des Halles. Rencontre qui a bouleversé ma vie, éclairée par celles qui l'ont précédée. Si je n'avais connu le Père Lemoine, recteur de Chauvigné, ma commune natale, et, par lui, à 18 ans, la puissance ressuscitante du sacrement de la réconciliation, le Père Guérin, fondateur de la JOC en France, le père Lebret, dominicain, fondateur de la *Jeunesse Maritime Chrétienne* et d'*Economie et Humanisme*, des chrétiens heureux, épanouis, jeunes et adultes des mouvements d'Action Catholique spécialisée dont j'étais l'aumônier fédéral sur la côte malouine, si je n'avais été membre des GEM (aujourd'hui PCJ), depuis l'année de mon ordination..., si je n'avais découvert Marie et la spiritualité de Grignon de Montfort, je serais peut-être passé, comme le lévite, sans m'arrêter.

J'ignorais où cette rencontre avec Germaine allait m'entraîner. Là encore un concours de circonstances a précipité les choses.

À mon retour de captivité, j'ai été nommé en 1943, à Paris, aumônier national – adjoint de l'Action Catholique Ouvrière. Avant de quitter Paramé, Germaine m'a dit avec insistance : « Allez au Châtelet, rue Saint-Denis, voir la misère des femmes comme moi et, surtout, des prostituées dont la plupart sont bretonnes.

Dans les perspectives de l'Action Catholique spécialisée, je ne pouvais être présent aux malades alcooliques, aux personnes prostituées dans le cadre d'une relation individuelle, d'une aide matérielle, si importante soit-elle. Encore moins rester seul témoin du drame de l'alcoolisme et de la prostitution, de leurs causes et conséquences, en France et dans le monde. Ne sommes-nous pas tous concernés ? Pouvons-nous rester indifférent, silencieux ? Ce fut le point de départ de la création d'une équipe de laïques consacrées – l'équipe du Nid – et de deux mouvements. Avec Maggy Boire, jociste « le Nid » qui avait démarré au Pont-Pinel à Paramé, a pu se concrétiser à Paris en 1943 – 1944, encouragé par le cardinal Suhard. « Vie libre » s'est structurée en 1953.

De nombreuses certitudes m'habitent. Les malades alcooliques, les femmes et les hommes – prostitués, proxénètes, clients –, enfermés dans le « milieu » prostitutionnel, m'ont entraîné au cœur de leurs souffrances insoupçonnées, de leur désespoir. Ils m'ont surtout révélé les richesses, les puissances de vie, d'action, de renaissance, de résurrection qui sommeillent en eux.

En toute simplicité, je peux dire que la grande grâce de ma vie de prêtre a été et demeure la rencontre avec les « laissés – pour – compte », les « exclus », les « mal – aimés ». Ils m'ont entraîné dans le dynamisme de la foi, de l'espérance, du mystère pascal – mort et résurrection – de l'amour. Ils m'ont enseigné et m'enseignent toujours plus Jésus-Christ libérateur et m'enracinent, chaque jour davantage dans l'Eglise. Ils m'ont obligé à croire qu'ils pouvaient guérir de l'alcoolisme, quitter la prostitution, devenir des hommes et des femmes debout, libres, engagés, responsables, participants la construction du monde et du peuple de Dieu : « *Les aveugles voient, les boîtes de marche, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent ; la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres* » (Lc 7, 22).

L'alcoolisme est aujourd'hui considéré comme une maladie, des efforts sont entrepris pour la guérison des malades. Pour la prostitution, les prises de conscience, la responsabilisation de l'opinion et des pouvoirs publics, des chrétiens, est plus lente, plus difficile.

Pourtant des certitudes s'imposent : une société sans prostitution, c'est possible, Droits de l'homme et prostitution, et pour des croyants, Évangile et prostitution, constituent des réalités incompatibles.

Propos recueillis par Valérie Montaigne, C.U. 9/déc 986, pp 347 – 349

Dans la revue du Nid en janvier 1988, il revient sur cette rencontre, en précisant que : « la jeune femme est revenue à Paramé, son pays natal. Elle veut mourir chez elle. Impressionnés

par sa détresse, des amis de sa mère l'envoient au jeune prêtre. » Et Germaine raconte : « j'ai dit au vicaire que j'étais en vacances parce que j'étais du pays. Que j'étais contente d'être là ! Mais lui sentait bien le parfum de l'alcool. – Vous n'oubliez rien ? – Non, Monsieur l'abbé ! – Si, Madame, vous buvez ! – Oui, je suis perdue. Je vais bientôt mourir, la mer est là-bas. – Écoutez, Madame, vous êtes malade, un jour, vous guérirez. Je vous promets de ne jamais vous abandonner ».

Son amour pour Marie.

« Oui, j'aime la vie, si bien que je n'ai pas peur de mourir ! Avec humour, je dirais que, toute ma vie, j'ai été dans les bras de la Vierge ; comment voulez-vous que saint Pierre puisse m'en arracher ? Mais, plus on approche, plus le petit «v » de « vie » devient un grand «V », immensément grand ! Je sens en moi, très profond, ce désir d'entrer dans la Vie, avec un grand V !... Plus on aime la vie, plus on se sent capable de mourir ! »

(Janvier 1988)

À la veille de sa mort.

« On est aussi surpris et étonné de découvrir combien, au cœur de toute marginalité, la soif d'amour, de dignité donne des puissances de transformation. Tout être humain possède en lui-même des forces qui ne s'est pas toujours identifiée, mais qui n'en sont pas moins réelles et efficaces. Ces dynamismes ne peuvent se déployer que s'il trouvait coup auprès de chacun de nous.

Cette prise de conscience nous presse d'être présent partout où l'homme est en cause, là où sa dignité, sa liberté sont menacés pour que de nouvelles chances lui soient données... »

« la démarche de libération est donc incomplète et tronquée si, dans l'accompagnement de la réinsertion, nous excluons l'ouverture transcendante, le partage et la recherche sur les interrogations d'ordre existentiel qui tenaille tout être.

Osons donc proposer aux personnes prostituées, à tous ceux qui sont aujourd'hui rejetés, marginalisés, d'autres horizons que la simple réponse de besoin matériel si indispensable soit-il pour vivre.

Ils ont droit eux aussi à un épanouissement total de leur être : corps, cœur, esprit.... Les dimensions culturelles et spirituelles sont des composantes de toute personnalité »

